

PÈRE CYRILLE ARGENTI

LES BÉATITUDES

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 43

INTRODUCTION

Il existe deux versions des Béatitudes dans le Nouveau Testament, l'une au début du cinquième chapitre de l'Évangile de saint Mathieu, l'autre, nettement plus courte, au sixième chapitre de l'Évangile de saint Luc. Saint Mathieu nous donne neuf Béatitudes, tandis que saint Luc nous en offre quatre. Ce dernier accompagne chacune d'une lamentation. Il s'agit de lamentations et non de malédictions : on emploie parfois ce dernier terme parce que le mot « malheureux », qui débute chaque phrase, est traduit dans certaines Bibles par « malheur à... », mais il s'agit d'une erreur. En effet, si l'on comprend les Béatitudes comme la constatation d'un fait – que sont heureux ceux qui sont dans telle situation – et non l'expression d'un souhait, on est en droit de penser que les termes correspondants sont également la constatation d'un fait – que sont malheureux ceux qui sont dans telle situation – et non l'expression d'une imprécation. Par conséquent, il semble plus correct de traduire, comme la TOB (Traduction Œcuménique de la Bible), « malheureux ceux qui... »

Les versions de Mathieu et de Luc

Pourquoi les versions de Mathieu et de Luc sont-elles si différentes ? Il paraît évident que quelqu'un comme le Seigneur Jésus, qui pendant trois ans a prêché en de nombreuses circonstances et à des publics différents, a dû exprimer les mêmes pensées de façon variée, selon les personnes auxquelles il s'adressait et selon les circonstances.

Il est aussi évident que Mathieu et Luc ont des méthodes profondément différentes lorsqu'ils rendent compte des paroles de Jésus. L'Évangile de Mathieu regroupe les paroles prononcées par Jésus en diverses circonstances variées, pour en faire un tout cohérent. Mathieu ne s'intéresse pas à l'ordre chronologique des événements, mais essentiellement à l'enseignement de Jésus. Luc, au contraire, situe en général les paroles de Jésus dans le moment et les circonstances où elles ont été prononcées.

Par exemple, Mathieu situe l'enseignement du « Notre Père » dans le sermon sur la montagne, tandis que Luc le place là où, selon toute probabilité, il a été enseigné. Selon Luc, Jésus vient de se retirer pour prier et lorsqu'Il revient, les disciples Lui demandent : « Seigneur, apprends-nous à prier. »¹ Il leur enseigne alors le « Notre Père ». Luc situe donc cet enseignement après le sermon sur la montagne, dans une circonstance précise, sans doute dans son cadre historique, tandis que Mathieu préfère le situer dans l'ensemble cohérent de l'enseignement de Jésus. Mathieu, manifestement, regroupe. Voilà qui explique donc en partie pourquoi le texte de Mathieu est plus long que celui de Luc.

En outre, Mathieu donne une autre dimension au sermon sur la montagne. Luc situe ses Béatitudes dans un cadre essentiellement temporel, matériel. Ainsi « Bienheureux vous qui pleurez », « Bienheureux vous qui avez faim maintenant » est concret, précis et ce sont certainement des paroles que Jésus a dû prononcer devant certains auditoires. Mais Mathieu approfondit et donne à ce cadre matériel une dimension spirituelle : « Bienheureux les pauvres en esprit », « Bienheureux ceux qui ont faim de justice ».

En comparant les deux versions des Béatitudes, nous remarquons que le matériel et le temporel ne sont pas séparés du spirituel, ce qui est caractéristique à la fois de la pensée du Seigneur Jésus et de la Bible en général. Une situation concrète, réelle – comme celle d’être pauvre ou d’avoir faim – conditionne une attitude spirituelle. Les deux aspects se tiennent. On ne peut pas séparer le corps de l’âme, on ne peut pas séparer certaines attitudes intérieures de certaines situations matérielles.

Par conséquent, il n’y a aucune contradiction entre les versions de Luc et de Mathieu. La version de Luc semble plus rudimentaire, elle s’adresse à un public plus populaire, plus large, et les textes de Mathieu à un public plus formé, plus restreint, peut-être davantage aux disciples. On conçoit très bien que le Seigneur Jésus, s’adressant à une grande foule où il y a des malades, une grande foule populaire, leur dise : « Bienheureux ceux qui ont faim ». Puis, lorsqu’il s’adresse à un groupe plus restreint de disciples, Il approfondit sa pensée et leur dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice ». Ce ne sont évidemment que des hypothèses.

« Bienheureux »

Avant d’entrer dans le détail des Béatitudes, commençons par une remarque sur le terme « bienheureux » qui débute chaque Béatitude. Le mot grec employé est *macarios*. Beaucoup de Bibles traduisent simplement par le mot « heureux ». À la différence du français, le grec fait une nette distinction entre le mot *macarios*, bienheureux, et le mot *estichis*, heureux. Dans le mot *estichis*, on reconnaît la racine *tichi*, la chance, le destin. Que signifie donc *macarios*, bienheureux, employé plutôt qu’*estichis*, heureux, chanceux ? Pour comprendre un mot employé par le Seigneur Jésus – c’est là une méthode toujours valable lorsque l’on étudie le Nouveau Testament – il faut savoir comment il a été employé avant Lui par les textes familiers au Seigneur. N’oublions jamais qu’Il est un homme pétri de la Bible. Chaque mot qui sort de sa bouche contient des allusions à l’Ancien Testament. Par conséquent, il est nécessaire de relire ces textes de l’Ancien Testament pour comprendre la parole de Jésus.

Rappelons brièvement quelques textes qui commencent par « bienheureux ». Isaïe clame : « Bien-heureux ceux qui espèrent en Dieu »². Le prophète Daniel annonce : « Bienheureux celui qui tiendra, qui persévérera »³. Le psaume 32 : « Bienheureux qui est absout de son péché, bienheureux celui auquel le Seigneur n’impute aucune faute. » Le psaume 33 : « Bienheureux le peuple dont le Seigneur est Dieu ». Le psaume 84 : « Bienheureux les habitants de ta maison, ils Te louent

sans cesse. Bienheureux les hommes dont la force est en Toi. [...] Seigneur Sabbaoth, bienheureux ceux qui se fient en Toi. »

Nous voyons que ce terme « bienheureux » ou « heureux » désigne une joie accordée par Dieu en témoignage de sa présence. Il ne s'agit pas du plaisir de gagner un billet de la loterie nationale, ce qui correspondrait exactement au *estichis* grec, désignant celui qui a un « bon-heur », une bonne chance. Il ne s'agit absolument pas de la joie de rencontrer une jolie fille. Tous ces plaisirs qui font que le monde dit quelqu'un heureux et chanceux, ou inversement tous ces revers qui font dire au gens : « Ça, c'est bien ma chance ! », n'ont qu'un rapport très lointain avec la béatitude.

La béatitude est la joie que nous éprouvons lorsque nous discernons un signe de la présence et de l'amour de Dieu. Lorsqu'un événement concret dans notre vie nous fait comprendre que Dieu est là, que Dieu existe, que Dieu nous aime, alors nous sommes « bienheureux ». Par conséquent, la béatitude est toujours le gage d'une présence de Dieu qui se prolongera dans le Royaume. Certes elle est causée, elle est provoquée par un événement matériel, sinon elle ne nous toucherait pas, car nous avons un corps. Mais cet événement qui nous rend « bienheureux » est le signe d'une présence divine éternelle.

Par conséquent, les Béatitudes n'ont de sens que pour celui qui ne recherche pas simplement une satisfaction, un plaisir passager, mais qui a soif de Dieu. S'il existait des hommes qui ne désirent qu'un plaisir à fleur de peau, ce ne seraient finalement pas des hommes. Dans chaque homme, il y a, au fond de son désir, aussi charnel qu'il puisse être, une aspiration plus profonde de permanence, de totalité, d'infini, qui fait de lui un homme qui a soif d'un amour éternel. Ce n'est pas pour rien que les amoureux disent à leur bien-aimée : « Je t'aimerai toujours ». Cela traduit une soif de béatitude, soif nécessaire pour comprendre le sens des promesses que nous allons maintenant étudier.

Notes

1. Lc 11, 1.
2. Is 30, 18.
3. Cf. Dn 12, 12.

BIENHEUREUX LES PAUVRES

Les trois premières Béatitudes concernent la pauvreté sous différentes formes. Le texte de Luc nous dit : « Bienheureux les pauvres, bienheureux vous qui pleurez », avec une opposition : « Malheureux les riches, malheureux vous qui riez ». Le texte de Mathieu nous dit : « Bienheureux les pauvres en esprit, bienheureux les doux, bienheureux ceux qui pleurent ». Avant de parler des promesses correspondantes, interrogeons-nous sur cette idée de pauvreté.

Il peut paraître surprenant qu'une Béatitude soit attachée à la simple pauvreté matérielle. Remarquons que Lazare, dans la parabole de Lazare et du riche¹, ne semble avoir d'autre vertu que le simple fait d'être dans la pauvreté matérielle. Il n'est question d'aucune vertu morale et cependant Lazare va retourner dans le sein d'Abraham. La seule pauvreté matérielle est donc déjà cause de béatitude.

Il est bon, aussi, de dire à ceux qui sont dans le deuil qu'ils seront consolés, qu'ils sont bienheureux. Il est bon, au moment des obsèques, de rappeler : « Bienheureux les affligés, car ils seront consolés. » Le mot grec désigne ceux qui sont dans le deuil, pas seulement à la suite d'un décès, mais aussi de toute tristesse. L'Esprit Saint s'appelle le Consolateur, c'est le titre même que le Christ Lui donne. Il est Celui qui console.

Les *anavim*

Essayons de comprendre le sens du mot « pauvreté » dans la Bible. Dans le texte hébreu, deux mots traduisent ce terme. Le mot *rêch* décrit la pauvreté comme une conséquence de la paresse. Dans le livre des Proverbes, il est dit : « Une main nonchalante appauvrit, une main diligente enrichit. »²

Il ne s'agit manifestement pas, dans les Béatitudes, de la pauvreté au sens de *rêch*, mais au sens où les prophètes parlent des pauvres et des humbles. Les deux mots sont mis ensemble, car la pauvreté provoque en général – mais pas nécessairement – l'humilité. Les deux attitudes sont liées. Le mot est exprimé dans l'hébreu de l'Ancien Testament par *anavim*. Il s'agit d'une pauvreté consécutive à l'oppression et à l'injustice, dont parlent souvent les prophètes.

À nouveau, quelques textes d'Isaïe peuvent nous éclairer : « Malheur aux législateurs de lois impies, aux scribes de décrets oppresseurs qui refusent de rendre justice aux malheureux et qui frustrent de leur droit les pauvres de mon peuple, qui font des veuves leurs proies et qui dépouillent les orphelins. »³ Les *anavim* sont donc pauvres à cause de l'injustice et de l'oppression des puissants. Job les décrit en termes émouvants : « On emmène l'âne des orphelins, on prend en gage le bœuf de la veuve. [...] Les pauvres du pays se cachent. Tels les onagres du désert, ils sortent, pressés par la faim de leurs petits. [...] Ils s'en vont nus, sans vêtement, affamés, ils portent les gerbes. Ils n'ont pas de meule pour presser l'huile. Ils passent des nuits sans vêtement, sans couverture contre le froid. L'averse des montagnes les pénètre,

faute d'abri ils étreignent le rocher. On enlève l'orphelin à la mamelle ; on prend en gage le nourrisson du pauvre. »⁴ Amos reprend le même thème : « Ils vendent le juste à prix d'argent et le pauvre pour une paire de sandales. Ils écrasent la tête des petites gens, ils font dévier de route les humbles. »⁵

À la suite de cette situation, nous recevons les conseils de l'Ecclésiaste qui demeurent parfaitement valables aujourd'hui encore. Ce texte émouvant s'adresse à chacun de nous : « Mon fils, ne refuse pas au pauvre sa subsistance et ne fais pas languir les miséreux. Ne fais pas souffrir celui qui a faim, n'exaspère pas l'indigent. Ne t'acharne pas sur un cœur exaspéré, ne fais pas languir après l'aumône le nécessiteux. Ne repousse pas le suppliant durement éprouvé, ne détourne pas du pauvre ton regard. Ne détourne pas les yeux devant le nécessiteux, ne donne à personne l'occasion de te maudire. Si quelqu'un te maudit dans sa détresse, son Créateur exaucera son imprécation. [...] Prête l'oreille au pauvre et rends-lui son salut avec douceur. Délivre l'opprimé des mains de l'oppresseur et ne sois pas lâche en rendant des jugements. Sois pour les orphelins un père et, comme un mari, viens en aide aux veuves. Et tu seras comme le Fils du Très-haut, qui t'aimera plus que ne le fait ta mère. »⁶

Rappelons-nous l'épisode très émouvant de la veuve de Sarepta, dans le cycle du prophète Élie : elle était si pauvre qu'il ne lui restait dans sa maison qu'une poignée de farine et un peu d'huile au fond d'un bocal. Elle avait juste assez pour faire une galette, pour elle et son fils, et se préparait ensuite à mourir. Arrive le prophète Élie qui lui demande au nom de Dieu de lui donner à manger. La veuve prend deux morceaux de bois, fait un petit feu, mélange sa poignée de farine à son huile et lui donne à manger la galette qui représente tout ce qui lui restait comme biens⁷. Nous voyons l'acte de foi que représente ce don d'une pauvre femme.

Le Seigneur Jésus reprend la même idée, lorsqu'Il voit la veuve jeter quelques centimes dans un tronc du temple et qu'Il dit : « Tous ceux qui ont donné avant elle avaient donné leur superflu, mais elle, elle a donné tout ce qui lui restait pour vivre. »⁸ Ce genre de pauvreté et le don qui l'accompagne est un acte de foi en Dieu. C'est ainsi que l'on peut dire que les pauvres, les *anavim*, apparaissent dans l'Ancien Testament comme la grande famille de ceux que les épreuves matérielles et spirituelles ont exercé à ne compter que sur le secours de Dieu. La pauvreté rend bienheureux dans la mesure où elle oriente l'homme vers Dieu, où elle le pousse à attendre de Dieu son salut. C'est l'attitude de la servante des psaumes qui tend les bras vers sa maîtresse, de l'homme démuné qui tend la main vers Dieu, attendant de Lui le secours et le salut.

La loi et les prophètes

Mathieu élargit le sens du mot pauvre. Il désigne non seulement ceux qui sont pauvres matériellement, financièrement, mais aussi ceux qui ont, comme le publicain, une attitude d'humilité et de pauvreté, qui se sentent intérieurement

pauvres, ceux qui sont pauvres non seulement en argent mais aussi en vertus, pauvres

devant Dieu dans ce qu'ils sont, pas seulement dans ce qu'ils ont.

C'est tout un style de vie qui nous est proposé dans les Béatitudes, et qui contraste avec l'esprit de la Loi. Jusque là, on vivait sous des commandements et des interdits : « Ne fais pas ceci, ne fais pas cela, fais ceci... » Ici, ce ne sont plus des commandements, ce n'est plus une Loi mais une disposition du cœur, un style de vie et un esprit. Ce n'est pas pour rien que nous chantons le texte des Béatitudes au cours de la liturgie : il est vraiment destiné à inspirer toute notre vie quotidienne.

Il y a là deux idées très riches. D'une part, dans la distinction entre la Loi et les Béatitudes, il existe une opposition entre une obligation qui nous est imposée de l'extérieur, comme une réglementation, et une transformation intérieure du cœur, une conversion. D'autre part, notons ce renversement des valeurs par rapport à ce que le monde considère bien. Il y a une certaine distinction, dans tout l'Ancien Testament, entre la Loi, la Torah, et les prophètes. Saint Paul nous l'explique : la Loi est une pédagogie qui nous conduit vers l'accueil des prophètes. Entre la Loi de Moïse et les textes d'Amos, d'Isaïe ou d'Osée, on sent une nette différence d'orientation. De même, dans la pédagogie pour élever un enfant, on commencera sans doute par lui dire : « Fais ceci, ne fais pas cela », on commence par la loi mais on ne s'arrête pas là. La loi a pour but de nous conduire vers la conversion du cœur.

Tout l'esprit des Béatitudes se trouve déjà dans les prophètes. Il y a continuité dans l'Esprit de Dieu tel qu'Il se manifeste chez les prophètes et tel qu'Il est exprimé chez le Christ. Mais il y a des moments dans la vie – je pense que ceci est important – où justement, parce que l'on est devenu tout à fait réfractaire au Souffle, il est nécessaire de s'appuyer sur le commandement. Je pense en particulier à la vie des couples : lorsqu'un homme marié s'imagine être amoureux d'une autre femme, il a, à ce moment, besoin de se souvenir du commandement parce que le Souffle n'y est plus, le souffle va en sens contraire. Il a alors besoin du commandement pour se réveiller. Le commandement sans Souffle est lourd, très lourd, et ne doit durer qu'un instant, mais il y a des moments où il faut s'appuyer sur lui uniquement.

Une rencontre profonde et essentielle s'effectue entre la Parole de Dieu et l'aspiration profonde qui existe au cœur de l'homme. L'homme a été créé à l'image de Dieu et, au fond de son cœur, se trouve une aspiration qui correspond très exactement à la Parole de Dieu. C'est le même Dieu qui a créé l'homme et qui lui indique la voie à suivre. Il existe une correspondance entre la forme « en creux » de la nature humaine et la Parole de Dieu qui remplit ce creux. Il y a un ajustement parfait entre les deux, un ajustement désirable qui correspond à la nature profonde de l'homme. Par conséquent, un cœur humain se reconnaît dans la Parole de Dieu. Ce n'est pas automatique, mais un athée sincère, un athée au cœur pur, sent la Parole de Dieu résonner dans son cœur.

L'attente eschatologique

Cette prédilection pour la pauvreté prend, avec les psaumes et le prophète Sophonie, une coloration morale et eschatologique (c'est-à-dire une préoccupation qui vise à la fin des temps et au Royaume de Dieu.) « Ce jour-là, j'écarterai de ton sein les orgueilleux triomphants »⁹ nous dit le Seigneur, par la bouche de Sophonie. « Ce jour-là » : il s'agit déjà du jour du Seigneur, où Il viendra. Les orgueilleux triomphants, nous les retrouvons dans : « Malheureux vous les riches, vous tenez votre consolation, malheureux vous qui riez maintenant. » C'est le rire de l'orgueil triomphant, de celui qui est satisfait parce qu'il a gagné. Le prophète poursuit : « Tu cesseras de te pavaner sur ma montagne sainte. Je ne laisserai subsister en mon sein qu'un peuple humble et modeste et c'est dans le nom du Seigneur que cherchera refuge le reste d'Israël. »¹⁰

Faisons bien attention à ceci : Sophonie identifie les pauvres et les humbles au fameux reste d'Israël, le petit reste fidèle qui accueillera le Messie. La pauvreté apparaît ainsi comme le van qui va trier le peuple de Dieu et faire apparaître le petit reste fidèle qui accueillera le Messie. Souvenons-nous que Jésus naît dans la pauvreté de l'étable, accueilli par de pauvres bergers.

Nous retrouvons la même idée dans le psaume 40 : « Et moi, pauvre et malheureux, le Seigneur pense à moi. » Le pauvre appelle le Seigneur : « Toi, mon secours et Sauveur, mon Dieu, ne tarde pas ! » On sent résonner la dernière phrase de l'Apocalypse : « Viens, Seigneur Jésus, viens ! »¹¹ Cet appel est le cri du petit reste pauvre d'Israël qui attend son Messie et l'appelle. Le petit reste attend le Messie car Il est celui qui viendra pour le consoler. Joseph d'Arimatee, comme Siméon, attendent le consolateur d'Israël. Nous comprenons maintenant la phrase d'Isaïe : « Terre, jubile, montagnes, éclatez en cris joyeux, car le Seigneur console son peuple dont Il prend en pitié les affligés. »¹² Et, d'autre part : « Si l'on disait : "Le Seigneur m'a oublié", une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit, cesse-t-elle de chérir le fruit de ses entrailles ? Vois donc, Je t'ai gravée sur les paumes de mes mains. »¹³ Il y a là exprimé tout l'amour du Consolateur, qui viendra consoler son peuple souffrant.

Dieu regarde avec bienveillance et amour ceux qui sont persécutés, ceux qui sont dans la souffrance, pour les consoler et les sauver. Cela ne veut pas dire que la souffrance elle-même est quelque chose de bon, bien au contraire, mais que la Justice de Dieu rétablira ceux qui souffrent dans ce monde.

« Celui sur qui Je jette les yeux, c'est le pauvre et le cœur contrit qui tremble à ma parole. »¹⁴ La pauvreté n'est pas simplement une situation matérielle et sociale, c'est un état d'âme. C'est celui qui, avec humilité, tremble à la parole du Seigneur et L'appelle pour qu'Il vienne le consoler. Or c'est justement pour lui que le Messie va venir.

Voici maintenant le texte central, fondamental, tiré d'Isaïe, que la plupart d'entre nous connaissons, et qui va nous donner la clef des Béatitudes : « L'Esprit du Seigneur est sur moi car Il m'a oint pour porter la Bonne Nouvelle aux pauvres,

pour panser les cœurs meurtris, pour annoncer aux captifs l'amnistie et aux prisonniers la liberté, pour consoler les affligés et leur donner un diadème au lieu de cendre. »¹⁵ C'est le texte que cite Jésus dans la synagogue de Nazareth¹⁶ pour se faire reconnaître comme le Messie, comme Christ, parce qu'Il vient « porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, panser les cœurs meurtris... » Nous comprenons maintenant pourquoi, dans la liturgie, nous prions pour les prisonniers, pour les affligés. Ce n'est pas simplement par compassion humaine, mais c'est pour eux que notre Christ est venu et toute la liturgie pense à eux, car le Consolateur vient en aide à ceux qui ont besoin de consolation.

Le Fils de Dieu se fait pauvre

Nous faisons un pas de plus : pour venir consoler les pauvres, le Fils de Dieu se fait pauvre. Nous approchons là du sens profond des Béatitudes. Souvenons-nous de la phrase de Jésus, lorsque des hommes se présentent pour être ses disciples : « Les oiseaux du ciel ont des nids, les renards ont des tanières, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête. »¹⁷ Il est le pauvre qui n'a même pas un logement. Certes, Il sera parfois hébergé par les uns et les autres, mais pour que Jésus Lui-même nous dise qu'Il n'a pas où poser la tête, c'est qu'Il a souvent dû dormir dehors au cours des trois années de son ministère public. Souvenons-nous qu'après la multiplication des pains, Jésus passe la nuit dans la montagne.

Nous retrouvons ici une idée essentielle du prophète Isaïe, reprise ensuite par le Seigneur. Par quels termes Isaïe décrit-il le Christ, le Messie qui va venir ? Par le mot de « Serviteur » (signalons qu'en grec « serviteur » se dit *diakonos*, d'où le mot français « diacre »). Le Messie est le Serviteur. Depuis l'époque chrétienne, ce terme a pris un sens chrétien, un sens noble, mais n'oublions pas qu'à l'époque « serviteur » est synonyme d'« esclave », c'est le domestique au sens le plus péjoratif, le plus fort du terme.

Écoutons Isaïe parler du Serviteur, dans l'un de ces quatre passages que l'on appelle « chants du Serviteur » : « Voici mon Serviteur que Je soutiens. [...] Il ne crie pas, Il n'élève pas la voix. Il ne rompt pas le roseau broyé, Il n'éteint pas la flamme vacillante. »¹⁸ Reprenant cette idée du Serviteur, Jésus dit : « Je suis doux et humble de cœur. »¹⁹ Il se fait reconnaître comme le Serviteur d'Isaïe par ce geste frappant que nous raconte saint Jean : le Jeudi saint, avant le repas de la sainte Cène, au moment où, selon la coutume juive, le plus jeune membre de la famille ou le serviteur, s'il y en a un, apporte une cuvette d'eau pour que le chef de famille et les invités se lavent les mains, Jésus s'empare de l'aiguière que lui apportait sans doute Jean, le plus jeune, et se met à genoux devant les apôtres pour laver leurs pieds couverts de poussière. Il fait le geste de l'esclave, le geste du serviteur, se faisant par là reconnaître comme le Serviteur annoncé par Isaïe.

Jésus tire ensuite la « morale » de ce geste : « Si Moi, que vous appelez Maître et Seigneur, Je vous lave les pieds, combien plus devez-vous vous laver les pieds les uns aux autres ! Je suis venu non pas pour être servi, mais pour servir... »²⁰ C'est le signe propre, c'est le caractère du Messie, c'est son titre : Serviteur !

Mais cela va beaucoup plus loin. Écoutons le troisième chant du Serviteur : « Je n'ai pas résisté, Je n'ai pas reculé en arrière, J'ai tendu le dos à ceux qui me frappaient, les joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats. »²¹ Nous lisons ce texte durant la semaine sainte.

Enfin, le quatrième chant du Serviteur, que nous lisons aussi durant cette période : « Voici que mon Serviteur prospérera, s'élèvera, montera et grandira beaucoup. » Mais comment ? « Objet de mépris, rebus de l'humanité, homme de douleurs, connu de la souffrance. Il a été transpercé à cause de nos péchés, écrasé à cause de nos crimes. Affreusement traité, Il s'humiliait, Il n'ouvrait pas la bouche, comme un agneau conduit à l'abattoir. Il a été frappé à mort. »²² La pauvreté du Serviteur débouche sur la Passion. Le « Bienheureux les pauvres » nous introduit dans le mystère central de la foi chrétienne, qui est le mystère de la Croix. Ce n'est pas pour rien que la Personne du Christ est préfigurée par la souffrance du pauvre Job.

Écoutons ensuite l'appel du Christ : « Que celui qui veut venir derrière Moi prenne sa croix et Me suive. »²³ Non seulement Lui est le pauvre, le pauvre jusqu'à la Croix, mais Il invite ses disciples à être pauvres jusqu'à prendre, eux aussi, la croix ! Nous comprenons alors pourquoi les pauvres sont dits « Bienheureux » : n'oublions pas que le Crucifié ressuscite et triomphe par sa Croix. Le texte d'Isaïe, déjà, se termine par un triomphe : « Après les épreuves de sa vie, Il verra la lumière et sera comblé. Par ses souffrances, mon Serviteur rendra justes des multitudes. C'est pourquoi Je lui attribuerai des foules, avec les puissances Il partagera les trophées. »²⁴ Le Serviteur souffrant et crucifié sera donc le vainqueur, le glorieux, le bienheureux. C'est ce que proclame le psaume : « Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront en chantant. »²⁵ La Béatitude chrétienne que nous annonce le Christ est celle des pauvres qui vont jusqu'à la Croix et qui connaissent la joie de la Résurrection, la Gloire du Royaume, parce qu'ils ont librement et volontairement accepté la croix et la pauvreté du Christ. Ceux-là possèdent la terre.

Cette affirmation peut nous surprendre. Que veut dire : « Ils posséderont la terre » ? De nouveau, on ne comprend ce mot du Christ qu'en relisant l'Ancien Testament. Qu'était la terre d'Israël ? C'était celle qui avait été promise à Abraham, déjà dans la Genèse : « Tout le pays que tu vois, Je te le donnerai, à toi et à ta postérité pour toujours. »²⁶ La promesse est renouvelée à Moïse : « Je suis résolu à délivrer mon peuple de la main des Égyptiens et à le faire monter de ce pays vers une contrée plantureuse et vaste où ruissellent lait et miel. »²⁷ La terre dont il est question est donc la Terre promise, qui préfigure le Royaume de Dieu. La Béatitude consiste à être admis dès maintenant comme citoyen du Royaume de Dieu en compagnie du Christ-Roi !

Notes

1. Lc 16, 19-30.

2. Pr 10, 4.

3. Is 10, 1-2.
4. Jb 24, 3-9.
5. Am 2, 6-7.
6. Eccl 4, 1-10.
7. 1 R 17, 8-16.
8. Lc 21, 4.
9. So 3, 11.
10. So 3, 11-13.
11. Ap 22, 20.
12. Is 49, 13.
13. Is 49, 15-16.
14. Is 66, 2.
15. Is 61, 1-2.
16. Lc 4, 18.
17. Mt 8, 20.
18. Is 42, 1-4.
19. Mt 11, 29.
20. Jn 13, 14.
21. Is 59, 6.
22. Is 52, 13 ; 53, 3-5.
23. Mt 16, 24.
24. Is 53, 11-12.
25. Ps 126, 6.
26. Gn 13, 15.
27. Ex 3, 8.

BIENHEUREUX CEUX QUI ONT FAIM

Saint Luc nous annonce : « Bienheureux vous qui avez faim maintenant, vous serez rassasiés ! Malheureux vous qui êtes repus maintenant, vous aurez faim ! »¹ Chez saint Mathieu, nous lisons : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ! »²

Le texte de saint Luc

Déjà dans le texte de saint Luc, la faim dont il s'agit n'est pas seulement temporelle, n'est pas seulement la faim du ventre. Dans la tentation au désert, racontée dans ce même Évangile, le démon propose à Jésus de transformer les pierres en pains parce que Jésus a faim. Jésus lui répond : « L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu »³ L'idée que l'on puisse avoir faim et soif, non seulement de nourriture, mais aussi de sagesse, de justice et de Dieu, est très biblique. Dans les Proverbes, on trouve : « À l'homme insensé, la Sagesse a dit : "Venez manger de mon pain, boire du vin que j'ai préparé. Quittez la sottise et vous vivez. " »⁴ La Sagesse est présentée comme une nourriture.

Pour un lecteur de la Bible, il est naturel de se nourrir de Sagesse et d'avoir soif de Dieu.

Dans saint Luc, il ne s'agit donc pas seulement de la faim du ventre. Le corporel est une réalité qui, en même temps, en présuppose et symbolise une autre. Il n'y a pas de rupture entre le temporel et le spirituel : la faim du corps est le terrain qui prépare à une faim plus profonde, à une aspiration vers la sagesse et la justice.

Alors pourquoi : « Malheureux vous qui êtes repus maintenant ? » C'est là une vérité profonde : les repus du ventre ne savent plus avoir faim de vérité et de justice. C'est la grande tentation de notre époque, en Occident : nos nations dites développées tendent à être des nations de repus. Habitué à bien manger, à bien boire, à avoir tout son confort, l'homme n'est plus intéressé par la sagesse et la justice. C'est peut-être ce qu'il y a de plus terrible aujourd'hui. Très souvent, celui qui annonce l'Évangile n'est pas confronté à des adversaires qui le contestent, à des athées qui ont une idéologie, mais à des repus que cela n'intéresse plus. À force d'être gavés, ils n'ont plus faim et soif de rien. La satisfaction du ventre finit par éteindre la soif spirituelle, c'est pourquoi jamais époque n'a eu plus besoin de jeûne et de carême.

À force d'être repus, nous n'avons plus faim et soif de Dieu. D'où le terrible besoin d'être moins repus : il y a un véritable renversement à faire ! Il existe une certaine forme de rire (Bergson reprend bien cette idée dans son livre *Le Rire*) qui exprime vraiment un malheur : le rire triomphant, le rire grossier, le rire de la beuverie qui n'est pas un rire de joie.

Le texte de saint Mathieu

Saint Mathieu complète ce qui est déjà implicite chez saint Luc : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice. » Il s'agit de comprendre le mot « justice » dans la Bible, qui comporte une extension bien plus grande que dans le vocabulaire moderne.

Lorsque l'enfant Jésus est reçu dans les bras de Siméon, saint Luc nous dit : « Cet homme était juste et pieux et il attendait la consolation d'Israël. »⁵ Le juste est donc celui qui attend la consolation d'Israël, qui attend le Messie, comme Joseph d'Arimatee⁶. Le Christ nous dit : « Recherchez le Royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît. »⁷ Cela commence par la justice distributive : si vous avez deux enfants, que vous donnez quelque chose à l'un et que vous privez l'autre, c'est une injustice, qui est déjà le début d'une oppression. Mais la justice de Dieu est plus que cela : il s'agit de tout ce qui caractérise la vie du Royaume. Un juste est quelqu'un qui cherche à vivre dans ce monde comme on vit dans le Royaume de Dieu. Ainsi le sermon sur la montagne reste toujours lié à la citoyenneté du Royaume : il ne s'agit pas d'une morale, mais d'une appartenance au Royaume. Le prophète Isaïe dit : « Écoutez, vous tous qui êtes en quête de justice,

qui cherchez le Seigneur ! »⁸ Chercher la justice, c'est chercher le Seigneur. Avoir faim de justice, c'est désirer et attendre le Royaume !

La justice désigne ce qui se réalise lorsque l'on est en compagnie du Messie de Dieu, lorsque l'on est dans le Royaume du Christ. Dans la Bible, la justice vise toujours la cité de Dieu. Cependant certaines situations purement terrestres manifestent déjà l'aspiration de l'homme pour la justice de Dieu, sans que la justice prenne alors la dimension eschatologique qu'elle a dans la Bible.

Prenons un exemple dans le monde moderne : l'affaire Dreyfus. Péguy a eu raison d'y consacrer tant de pages de son œuvre. Dreyfus était juif ; par antisémitisme, les officiers de l'armée l'ont accusé d'être un espion pour se débarrasser de lui. Il a été condamné au bagne comme espion allemand et envoyé en Guyane, à l'île du Diable. Jusque-là, on pourrait encore parler d'erreur judiciaire, cela peut arriver de bonne foi. Mais voilà que, peu de temps après la condamnation, on découvre l'auteur réel du bordereau d'espionnage que l'on avait attribué à Dreyfus, un nommé Esterhazy. Lorsque Dreyfus fait appel, les juges militaires – qui savent que le coupable est Esterhazy – recondamnent Dreyfus en connaissance de cause, pour sauver l'honneur de l'armée et ne pas compromettre de hautes personnalités.

C'est véritablement le blasphème contre le Saint Esprit : faire le mal en le présentant comme du bien, faire une injustice en sachant que cela en est une. Ce sera un non-croyant, Zola, qui poussera un cri ressemblant étrangement à celui du prophète Amos, le cri du prophète s'indignant contre l'injustice. Il manque à l'accusation de Zola cette soif de Dieu, cette dimension du Royaume.

Cependant, il y a là un terrain où le message du Christ peut se développer, il y a la base matérielle de l'aspiration spirituelle, il y a là déjà ce peuple d'assoiffés qui pourra accueillir le Messie !

Il est frappant que cette phrase : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice » inclue manifestement aussi les incroyants. Jésus ne dit pas : « Bienheureux ceux qui croient en Dieu ». Cela rejoint tout le chapitre 25 de Mathieu, concernant les critères du jugement : « J'avais faim et vous M'avez donné à manger, J'étais en prison et vous M'avez rendu visite. » Tous ceux qui ont faim et soif de justice, même s'ils sont incroyants, seront rassasiés. Voici un lieu de rencontre entre celui qui lit l'Évangile et qui tente d'écouter la Parole de Dieu et tous ceux qui luttent pour la justice à travers le monde, même sans connaître la Parole de Dieu. La Parole de Dieu s'adresse toujours au-delà de l'auditoire immédiat. De même, le message des prophètes s'adresse à un contexte immédiat, mais aussi aux siècles suivants et, à travers eux, c'est Dieu Lui-même qui nous parle.

NOTES

1. Lc 6, 21.

2. Mt 5, 6.

3. Cf. Lc 4, 4.
4. Pr 9, 4-6.
5. Lc 2, 25.
6. Cf. Lc 23, 50-51.
7. Mt 6, 33.
8. Is 51, 1.

BIENHEUREUX LES MISÉRICORDIEUX

La Béatitude « Bienheureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde »¹ est absente chez saint Luc. Le mot « miséricorde » vient de deux mots latins : *miserere*, qui veut dire « prendre en pitié » et *cor, cordis*, « le cœur ». Un miséricordieux est un homme dont le cœur prend pitié.

Les miséricordes du Messie

Pour saisir le sens de cette Béatitude, il est nécessaire de comprendre toutes les paraboles de saint Mathieu et de saint Luc qui nous décrivent les miséricordes du Messie.

Rappelons-nous d'abord la parabole de l'ouvrier de la onzième heure, l'une des plus caractéristiques et des plus scandaleuses de l'Évangile². Ce patron embauche pour son vignoble des ouvriers, auxquels il promet un salaire, et ils se mettent au travail tôt le matin. Puis il constate qu'il lui manque encore des ouvriers et en embauche d'autres, à la troisième, sixième, neuvième heure et même, pour terminer le travail, pour le coup de feu de fin de journée, à la onzième heure. Le travail terminé, il paie ses ouvriers et donne à celui de la onzième heure le même salaire qu'à celui de la première. Ce dernier s'indigne : « Nous avons travaillé sous la chaleur du jour et vous donnez à l'ouvrier de la onzième heure le même salaire qu'à nous ? » Le maître du vignoble répond : « Que vous ai-je promis ? Je vous ai donné ce dont nous avons convenu. Si je suis généreux et miséricordieux, si je donne à l'ouvrier de la onzième heure autant qu'à vous, vous ne perdez rien. »

La miséricorde dépasse ainsi infiniment la justice distributive. Elle est caractéristique du Christ. Ce n'est pas un concept rationnel, mais un acte de bonté, d'amour, de générosité, que nous sommes appelés à imiter.

Ensuite, rappelons la parabole du fils prodigue³. Il a pris sa part d'héritage avant de partir, donc du point de vue juridique, de la justice humaine, il n'a plus droit à rien. Une fois que son fils a dilapidé son bien avec les femmes de mauvaise vie, que fait son père lorsqu'il revient ? Il ne lui laisse pas le temps de s'avancer jusqu'à la maison paternelle, mais court à sa rencontre. Il ne lui permet pas de terminer sa phrase d'excuse pour demander à être embauché comme serviteur, mais déjà le reçoit dans ses bras, le traite en fils et fait la fête pour lui : il est miséricordieux.

Souvenons-nous aussi que le serviteur endetté, qui doit une somme importante à son patron, demande pitié et son maître lui fait cadeau de sa dette⁴. À la veuve de Naïn, qui vient de perdre son fils unique, Jésus dit : « Ne pleure plus ! »⁵ Il fait alors un miracle de pure miséricorde.

Voyons enfin ce qui nous donne la clef : la parabole du Bon Samaritain⁶. Après que le prêtre eut passé, indifférent, devant l'homme blessé, puis le lévite, le Samaritain descend de son cheval, panse les plaies avec de l'huile et du vin – nous retrouvons le verbe « panser » dont parlait Isaïe : « Il panse les cœurs meurtris »⁷ – et le met sur son propre cheval, lui, l'étranger, et le conduit à l'auberge. Là, il dit à l'aubergiste une phrase qui nous révèle le sens profond de cette parabole : « Prends soin de lui et tout ce que tu dépenseras en plus, je te le rendrai lorsque je reviendrai. » Par cette petite phrase, Jésus s'identifie avec le Bon Samaritain. Le Miséricordieux, c'est le Christ Lui-même.

Nous tenons ici la clef des Béatitudes : chaque Béatitude décrit un trait de caractère du Christ, un trait qui devra donc être celui des citoyens de son Royaume. Ce Royaume appartiendra à celui sur qui rayonnera le caractère du Christ ; l'ambiance du Christ déteindra sur tous les citoyens du Royaume. Les Béatitudes nous introduisent donc dans la Personne du Christ, car c'est Lui qui fait le Royaume. C'est pourquoi les Béatitudes se terminent par : « car le Royaume des Cieux est à eux », « car ils hériteront la terre ».

NOTES

1. Mt 5, 7.
2. Mt 20, 1-16.
3. Lc 15, 11-32.
4. Mt 18, 23-35.
5. Lc 7, 11-17.
6. Lc 10, 29-37.
7. Is 61, 1.

BIENHEUREUX CEUX QUI SONT PERSÉCUTÉS POUR LA JUSTICE

Saint Luc, dans sa lamentation, ajoute une nuance intéressante : « Malheureux êtes-vous, lorsque tous les hommes diront du bien de vous, car c'est en effet de la même manière que leurs pères traitaient les faux prophètes. » Les persécutés pour la justice sont dans la descendance des vrais prophètes d'Israël qui furent persécutés avant eux, tandis que lorsque le monde nous loue, nous

ressemblons aux faux prophètes qui, pour plaire au roi, disaient ce que ce dernier voulait entendre. Le faux prophète annonçait la victoire que le roi désirait, il faisait la propagande du pouvoir, et c'est pourquoi il plaisait.

La persécution

Nous allons trouver l'écho de ce « Bienheureux les persécutés » dans tout le Nouveau Testament. Dans les Actes des apôtres, lorsque saint Pierre et saint Jean, quelques mois après la Résurrection du Christ et la Pentecôte, seront passés en jugement et auront été battus de verges, saint Luc nous dit : « Les apôtres quittèrent le tribunal tout heureux d'avoir été trouvés dignes de subir des outrages pour le Nom ! »¹ et saint Paul, dans l'épître aux Philippiens : « Dieu qui nous a fait la grâce, à l'égard du Christ, non seulement de croire en Lui, mais de souffrir pour Lui... »² Saint Paul reprend, dans l'épître aux Colossiens : « Je trouve maintenant ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous et ce qui manque aux détresses du Christ, je l'achève dans ma chair en faveur de son corps qui est l'Église. »³ (Saint Augustin interprétera ce passage en étendant à tous les chrétiens la vocation de souffrir, en communion avec le Seigneur, au bénéfice de la communauté ecclésiale.)

Dans l'épître aux Hébreux, la persécution apparaît de nouveau : « À peine aviez-vous reçu la lumière que vous avez enduré un lourd et douloureux combat : ici, donnés en spectacle sous les injures et les persécutions ; là, devenus solidaires de ceux qui subissent de tels traitements. En effet, vous avez pris part à la souffrance des prisonniers et vous avez accepté avec joie la spoliation de vos biens, vous sachant en possession d'une fortune meilleure et durable. »⁴ Et saint Jacques : « Prenez de très bon cœur, mes frères, toutes les épreuves par lesquelles vous passez. »⁵ Enfin, saint Paul confirme à Timothée : « Oui, tous ceux qui veulent vivre dans le Christ avec piété seront persécutés. »⁶

La réciproque est vraie : ceux qui ne sont pas persécutés, on peut se demander s'ils vivent dans le Christ avec piété. N'allons pas dire qu'il s'agit là de masochisme. Un canon de l'Église interdit de rechercher le martyre. Mais la persécution est signe que l'on mène le bon combat et que le Christ est à nos côtés. C'est le signe que l'on obéit à ce que saint Paul dit à Timothée : « Prends ta part de souffrance en bon soldat du Christ Jésus. L'athlète ne reçoit la couronne que lorsqu'il a lutté selon les règles. Souviens-toi de Jésus Christ ressuscité d'entre les morts, issu de la race de David, selon l'Évangile que j'annonce et pour lequel je souffre jusqu'à être enchaîné comme un malfaiteur. »⁷

Il en est ainsi de la persécution que subit un lycéen qui confesse le Christ, si l'on sait dans un lycée qu'il est croyant et si, simplement parce qu'il refuse de copier sur le voisin ou de laisser le voisin copier sur lui, au nom du Christ, il est mal vu. Il prend alors sa petite part de la Croix du Christ. Il n'y a pas de résurrection, de gloire ni de béatitude sans croix. Il n'y a pas de Royaume de Dieu sans croix, car entre nous et le Royaume de Dieu se trouve l'écran du mal. On ne triomphe du mal que par la croix. Souvenons-nous que c'est la Croix du Christ qui ouvre la porte du

Paradis. C'est au bon larron sur la croix que le Christ dit : « Aujourd'hui même tu seras avec Moi dans le Paradis. »⁸

N'est pas bienheureux celui qui est condamné par les tribunaux pour une faute qu'il a commise. (Saint Pierre précise bien cette idée.) Le bon larron nous le rappelle : « Nous, il est juste que nous soyons condamnés. »⁹ Est bienheureux celui qui est persécuté à cause du nom de Jésus. Il serait trop commode, chaque fois que l'on a un malheur ou un revers, de se dire bienheureux. Ce serait une tentation. Il n'y a aucun automatisme : si l'on est persécuté à cause de la justice, cette persécution devient alors un signe de la bienveillance de Dieu, un signe de communion avec le Christ. Reconnaissons cependant que, dans la pratique, il est très difficile de savoir – et peut-être ne le sait-on jamais soi-même – si nous sommes persécutés à cause de la justice ou à cause de nos péchés. Il vaut toujours mieux supposer que nous sommes persécutés à cause de nos fautes et que nous méritons ces persécutions. Si nous sommes persécutés à cause de la justice, Dieu le saura et veillera à ce que nous soyons bienheureux.

Toutes les Béatitudes font de nous des bienheureux parce que, de la pauvreté à la persécution, nous communions à la Personne du Christ crucifié et ressuscité. Nous participons avec réalisme à son combat contre le mal et le Malin, dans la foi, dans l'espérance en la Résurrection et en son deuxième avènement. La vie chrétienne est un combat crucifiant contre le mal, dans l'attente du retour et dans la foi en la Résurrection.

Le maximalisme évangélique

Il est impossible de parler des Béatitudes sans faire au moins une allusion au monachisme, qui a pour idéal d'appliquer si possible à la lettre les Béatitudes. Les moines sont ceux qui disent : « Puisque le Christ a dit : "Bienheureux les pauvres", nous faisons donc vœu de pauvreté et renonçons à toute propriété personnelle. » Cela constitue un maximalisme évangélique.

Il n'y a pas de distinction radicale entre le moine et celui qui vit dans le monde. La seule différence, c'est que le moine essaie de se mettre dans une situation sociale où il puisse vivre d'une façon absolue ces commandements. Mais celui qui vit dans le monde doit essayer de les vivre également. Il n'existe qu'une différence de degré entre l'idéal du moine et celui qui vit dans le monde. Le but commun de notre vie est de voir Dieu.

Dans chaque Béatitude, la première partie de la phrase est au présent : « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux... », et la deuxième partie au futur : « ...car ils obtiendront miséricorde ». Cette notion d'espérance est essentielle dans la vie du chrétien. À travers la conscience de notre imperfection et de notre misère, nous gardons une ferme espérance en la vision de Dieu, la consolation, la justice, le Royaume de Dieu.

Ne procédons ni par automatisme ni par généralisation. Le Christ Lui-même a dit : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. »¹⁰ Il est donc évident que, s'il y a eu un salut pour un condamné à mort assassin, il peut aussi y avoir un salut pour un riche repu. Il n'en demeure pas moins que le fait d'être repu est un obstacle à l'accueil de la justice de Dieu. Ne confondons pas le terme « spirituel », au sens chrétien du mot, c'est-à-dire l'accueil du Saint Esprit qui se fait dans la faim au sens large – d'où le jeûne et le carême – avec une sorte d'esthétisme du « spirituel », une certaine spiritualité des nantis. La spiritualité n'est pas un jeu de l'esprit, c'est la soif de recevoir l'Esprit Saint. Il est évident que l'on ne peut exclure personne du don de l'Esprit, ni l'assassin, ni le repu, mais que, en étant repu, on ne se place pas dans les conditions les plus favorables pour recevoir la pluie. C'est la terre asséchée qui a soif de vie, c'est l'affamé qui a faim de Dieu.

Les Béatitudes – et tout le sermon sur la montagne – ne sont donc pas une série de prescriptions morales, mais une communion au mystère du Christ, qui institue son Royaume et nous y entraîne par le mystère de l'amour des ennemis. L'amour des ennemis, c'est la Croix, c'est la persécution. Celui qui accepte d'aimer ses ennemis, par conséquent de subir la persécution et la Croix, celui-là ressuscitera pour la gloire du Royaume, celui-là est vraiment bienheureux !

NOTES

1. Ac 5, 41.
2. Ph 1, 29.
3. Col 1, 24.
4. Hb 10, 32-34.
5. Jc 1, 2.
6. 2 Tm 3, 12.
7. 2 Tm 2, 3-8.
8. Lc 23, 43.
9. Lc 23, 41.
10. Lc 18, 27.